Sortir l'étude des prénoms du "ghetto" révolutionnaire

Alain Croix

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/119>
DOI : 10.4000/ahrf.119
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000
Pagination : 5-9
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Alain Croix, « Sortir l'étude des prénoms du "ghetto" révolutionnaire », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 322 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 21 février 2006, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/119> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.119>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Sortir l'étude des prénoms du "ghetto" révolutionnaire

Alain Croix

- 1 Oui, évidemment, une enquête nationale portant sur les prénoms "révolutionnaires" serait passionnante à tous égards. La véritable question me semble autre : à quelles conditions ce lourd travail a-t-il des chances de produire autre chose qu'un mirage de chiffres ? Le contenu de ce numéro des *Annales* illustre parfaitement l'importance de la question : il suffit de quelques chercheurs, tous de qualité, pour qu'éclate une diversité méthodologique extrême qui condamne presque d'entrée tout projet collectif national ! On peut se consoler, un peu, en relevant le très grand souci méthodologique des contributions, preuve que ce décisif souci est maintenant parfaitement intégré. On peut se consoler, aussi, avec la contribution de Serge Bianchi, tout en relevant son extrême et légitime prudence dans le domaine des propositions concrètes d'enquête. Mon propos est donc complémentaire, et risqué : définir les conditions nécessaires au succès d'une telle enquête nationale, en prenant le risque d'ajouter à la cacophonie méthodologique, et en demandant au lecteur son indulgence pour le caractère parfois sommaire d'un propos à la brièveté imposée.
- 2 La condition fondamentale d'une avancée est de sortir du "ghetto" révolutionnaire, en termes de chronologie et d'interprétation.
- 3 L'aspect chronologique, le plus simple, est pourtant fondamental, et il n'est pas évident : deux des études de ce numéro choisissent le long terme, deux le très court terme, et S.Bianchi prône le long terme en en écartant certains aspects de l'enquête pour des raisons pratiques. Écartons, d'abord, ces aspects pratiques : si une question est fondamentale, l'éventuelle lourdeur du travail qu'elle implique ne peut être retenue dans les choix méthodologiques ; de même, s'il faut choisir, me semble-t-il évident qu'il faut privilégier la chronologie par rapport à l'ampleur géographique : mieux vaut moins de résultats, mais bons, que beaucoup, mais fragiles.
- 4 Pourquoi faut-il déborder sensiblement de l'an II ? Le parallèle avec la démographie historique est ici éclairant : qui, aujourd'hui, étudierait une crise démographique pour elle-même, sans s'intéresser à l'avant et à l'après ? Pour identifier et pour mesurer – la

mesure pouvant contribuer à l'identification – les changements, il faut un contexte. Que déduire, sinon, d'un indice comme le nombre de prénoms de chaque enfant ? Que déduire de la présence de nombreux prénoms à la signification incertaine et qu'il est si commode de classer en "douteux" ? L'exemple de *Rose* illustre bien l'importance de ce choix chronologique, et je l'emprunte à Raphaël Bange, qui ironise gentiment sur les propositions que j'avais formulées voici presque dixans. Mon idée est en effet d'utiliser la part d'originalité dans le choix : les *Rose* dont la mère ou la marraine/témoin porte le prénom, à distinguer des *Rose* "originales". Que tirer, sourit R.Bange, de la progression, même forte, des *Rose* "originales" en l'an II, sinon que le prénom est en progression, et de faire le parallèle avec les *Caroline*. Le hic est bien l'enfermement du critique dans l'an II : quand on observe, sur dix ans, l'envolée des *Rose* "originales" en l'an II (et dans une moindre mesure en l'an III) puis le retour à la proportion antérieure habituelle, on a bien mis en évidence une part de nouveauté, et l'on peut même avancer une proportion de *Rose* directement tributaire de l'effet "an II"... Les graphiques de Ph.Daumas mettent également l'accent sur la force démonstrative de ce long terme, qu'il importe cependant de maîtriser : autant une étude étendue au siècle (proposée par J.-P.Lethuillier) peut s'envisager localement, autant elle est évidemment inconcevable à l'échelle nationale et elle est, surtout, inutile. Il suffit d'un échantillon de référence, et je plaide pour ma part pour l'étude de la seule décennie 1791-1800 : intégrer l'an II dans un contexte, mesurer ses suites, fournir, grâce à 1791 au moins, une année témoin, et garder à l'enquête une ampleur maîtrisable.

- 5 Sortir du ghetto est également une nécessité impérieuse dans le domaine de l'interprétation. Sans aucune intention de jouer sur les mots, je récusé formellement la notion de "prénoms révolutionnaires", malheureuse expression responsable de lourds dévoiements dans trop d'enquêtes. La notion implique en effet – explicitement ou inconsciemment – le lien avec la Révolution : hommes, événements, valeurs, etc. Elle conditionne l'interprétation, elle conduit à de désespérées recherches de prénoms "indiscutables" parce d'autres sont discutables et donc classés "douteux", "ambigus" ou "incertains". Elle conduit, dans le meilleur des cas, à dresser des listes d'après des sources "officielles", le calendrier républicain en étant la plus évidente mais bien sûr pas la seule. Au-delà, bien entendu, de quelques cas patents, une telle démarche prouve seulement une possibilité : rien (sauf cas exceptionnel) ne nous indique comment est perçu un prénom, ni même si l'utilisateur ne confond pas tout simplement, comme le suggère P.-H.Billy dans le cas de *Brutus* par exemple.
- 6 Je pense que la notion de changement culturel est bien plus féconde, pour trois raisons au moins. Elle insère le phénomène révolutionnaire dans un contexte plus long, et plus lent, en en faisant simplement un formidable accélérateur parfois, et un contexte plus facile pour le changement toujours. Elle souligne la complexité du phénomène : en dehors, là encore, de quelques cas évidents, les préoccupations des distributeurs de prénoms sont bien plus que simplement "révolutionnaires" : la politique certes, l'événement parfois, mais aussi la sensibilité à des vertus ou à la nature, qui commence bien avant l'an II, et plus simplement encore l'ouverture à la mode, en matière de prénom comme de cotillon (par exemple !), ces motivations pouvant parfaitement se combiner. La notion, enfin, ouvre l'éventail de l'étude à tout ce qui change : *Zoé* et *Zilia* (ou *Zélia*) ne sont certainement pas des prénoms "révolutionnaires" labellisés, mais ceux qui les choisissent à Nantes les empruntent cependant à une pièce antiesclavagiste

au grand succès, et méritent donc autant l'attention que les parents des *Égalité* et *Fraternité*.

- 7 Si l'on admet ce mode de réflexion, on ne peut plus espérer trouver dans l'étude des prénoms le reflet de la déchristianisation, et... dieu merci : comment comprendre, sinon, le cas de *Raiponse Décadi*, enregistré à Nantes le 12 décembre 1793 et baptisé le même jour comme "*Jean surnommé Réponse Décadi*" ? Et on ne relève plus de contradiction dans le choix de *Pierre Égalité* : en matière de changement culturel, mode et sensibilités nouvelles ne font pas table rase.
- 8 Si l'on admet ce mode de réflexion, on est conduit à une très grande prudence à l'égard des beaux chiffres trop précis : je partage pleinement la prudence de R.Bange quand il considère comme un "minimum" les données concernant les prénoms qu'il juge "indiscutables", reconnaissant ainsi implicitement l'existence de franges, de seuils, de motivations complexes. La conséquence logique serait pourtant de renoncer aussi aux beaux mais illusoire graphiques de synthèse : au-delà de la prudence des mots, l'image demeure, et elle est par définition sans nuances. Ce n'est pas là renoncer à une histoire précise, mais privilégier les nuances de la vie, donc la réalité : oui au chiffre précis, et au graphique, quand l'objet est défini de manière incontestable (un prénom, par exemple) ; et oui, aussi, à la subjectivité de l'historien : par exemple, à l'*appréciation*, forcément subjective, du type, de la forme, voire du "niveau" d'adhésion aux changements politiques en cours, probablement différent dans le choix des prénoms *Marat* et *Giroflée*.
- 9 Si l'on admet ce mode de réflexion, on est conduit à la même prudence en matière d'interprétation, et donc à donner toute leur place à la monographie locale et au qualitatif. Aucun chiffre ne donne une garantie en ce domaine, pas même la comparaison avec les données d'avant l'an II. Je ne reviens pas sur le cas de *Rose*, et il suffit peut-être de rappeler que les *Philippe* d'avant 1940 n'ont pas – pas tous – le même sens que les *Philippe* de 1940... et ceux de 1942 ou 1943. L'*Agricol* provençal, de même, n'a sans doute pas toujours un sens militant, alors que les *Agricol* bretons renvoient bien à *Viala*... Le rapprochement avec les représentations théâtrales (et d'opéra) locales s'est avéré, à Nantes, d'une très grande fécondité, et combien encore de telles variations. Qu'on me comprenne bien : je pense que le chiffre est indispensable, mais il n'est qu'un outil parmi d'autres, et un outil au maniement dangereux, comme l'ont montré d'anciens errements de la démographie historique.
- 10 Est-ce là dissoudre le phénomène révolutionnaire dans quelque "magma culturel" ? Ce n'est évidemment pas mon intention et, surtout, je crois le contraire. Il faut ainsi absolument maintenir, au moins pour l'an II, une étude dans le cadre mensuel, seule susceptible de faire sa place à l'événement, de mesurer les décalages entre Paris et les régions et entre régions, éléments particulièrement intéressants dans le cadre d'une enquête nationale. De même faut-il absolument – selon moi – garder pour une synthèse le cadre de l'an II, et non celui de 1794 : permettre de mettre en évidence, selon la si belle formule de M.Vovelle, "le choc du temps court sur le temps [relativement] long". Et il faut, bien entendu, relever soigneusement noms des sections, des rues de résidence, tous les signes de brassage de population, de présences de soldats, les indices culturels (la signature), accorder une grande attention aux cas de changement de prénom, etc., choses presque toutes dûment évoquées dans les contributions de ce numéro.

- 11 La conclusion, et la contradiction, peuvent sembler évidentes : il est impossible de mener, à l'échelle nationale, une enquête qui allie ainsi quantitatif et qualitatif¹. Je pense pourtant exactement le contraire, et ma réponse ne tient pas dans les indispensables mais trop faciles "le travail ne nous fait pas peur" ou "enquête collective", "équipes de recherche" etc. Osons même : je doute qu'il y ait possibilité de rassembler une équipe importante sur ce thème, si l'on admet que la méthodologie doit être unifiée : les divergences de méthode sont telles que je les crains irréductibles, et je doute – hélas – qu'un nombre suffisant de chercheurs soient motivés par ce type de question.
- 12 Et malgré cela, je crois l'enquête possible ! Je pense, tout d'abord, qu'il est possible de rendre une crédibilité scientifique à ce champ d'étude en écartant les enquêtes antérieures qui ne répondent pas aux exigences d'aujourd'hui. Des résultats – simples exemples – qui ne distinguent pas entre garçons et filles, qui ne fournissent pas de statistiques détaillées² ou qui, au strict minimum, n'indiquent pas clairement les choix pratiqués, ne devraient plus être considérés que comme d'utiles repérages de zones à exploiter éventuellement. Cela nous conduit à cesser d'utiliser des chiffres illusoires pour des comparaisons trompeuses. C'est à ce prix, entre autres, que nous pourrions séduire de jeunes chercheurs avisés.
- 13 Je pense, au-delà, qu'il est illusoire d'envisager une méthodologie commune et unique qui fédérerait tous les chercheurs potentiels de ce champ d'étude : au-delà du fait de savoir qui est le plus près de la bonne démarche scientifique, comment espérer convaincre des chercheurs aux attentes et aux méthodes aussi éloignées ? La solution est, à mon sens, la mise au point d'une méthode au sein d'un groupe décidé... et doté d'un bon réseau national.
- 14 Je pense, enfin, qu'il faudrait soigneusement distinguer trois stades, les deux derniers seuls donnant lieu à publication. Le premier est évidemment celui du dépouillement et de la statistique à partir des méthodes retenues. Il est facile, et peut faire appel à des chercheurs de tous niveaux. Le second stade me semble particulièrement capital : il s'agit de la réalisation d'un dictionnaire des prénoms de la Révolution – j'évite, on sait pourquoi, "révolutionnaires" –, un peu dans l'esprit de la contribution de P.-H.Billy ou de ce qu'un collectif nantais avait esquissé en 1993⁽³⁾ : origines du prénom, exemples d'utilisation... Le caractère perçu comme "pittoresque" de la matière faciliterait grandement la publication d'un tel ouvrage, qui serait un point d'appui essentiel à l'interprétation. Celle-ci n'interviendrait en effet que dans un troisième stade, et bénéficierait de tout l'acquis des débats suscités par les phases antérieures. Elle s'appuierait sur des études locales complémentaires, qu'il est illusoire d'envisager systématiquement au stade du dépouillement : événementiel ici, activités culturelles là, etc.
- 15 Faut-il encore souligner une évidence ? Une telle enquête n'a de chances d'aboutir à un résultat que si elle associe, au moins dans ses deux derniers stades, des compétences en histoire (et pas seulement culturelle, évidemment !) mais aussi en matière de littérature, de musique, d'histoire des sciences... Et elle n'a de chance de réellement commencer que s'il se dégage un ou des animateurs efficaces...
- 16 Quel magnifique chantier ce serait ! ou ce sera ?

NOTES

1. Encore le souci de brièveté me contraint-il à écarter des aspects méthodologiquement importants, deux en particulier : le suivi des cas de renoncement au prénom donné pendant la Révolution, et l'intérêt d'études comparatives sur des cas de prénoms du XIX^e siècle (*Napoléon, Henri, Garibaldi*, voire *Bernadette* et *Marie...*) et du XX^e siècle (j'ai évoqué le cas de *Philippe*). De même serait-il intéressant de confronter le caractère relativement marginal du cas français au système de prénomination américain...
2. Permettant de mesurer quel sens précis est donné à chaque catégorie de prénoms, et de ré-exploiter l'ensemble en utilisant éventuellement d'autres critères.
3. *Brutus, Désir de la Paix...* [cf. Bibliographie], pp. 53-125.